

Chaque année depuis trois lustres, à la mi-novembre, la ville d'Auxerre organise à l'initiative de son Cercle Condorcet un grand débat public sur un thème d'actualité. En 2019 c'est celui de la « colère » qui a été choisi : il est en effet on ne peut plus actuel ! Merci à la nouvelle responsable du Comité scientifique des Entretiens, Valentine Zuber, d'avoir bien voulu nous confier ce qu'elle a dit en introduction puis en conclusion de ces deux journées intenses.

La colère

Valentine Zuber

Valentine Zuber est directrice d'études à l'École pratique des hautes études

Après la fronde des « gilets jaunes » en France, dont la première caractéristique commune était d'être, surtout et avant tout, « en colère », après les manifestations de colère pacifique des Algériens face à la perspective d'un cinquième mandat présidentiel d'un homme grabataire et aphasique, les révoltes citoyennes au Liban, en Iran ou en Irak contre la confiscation du pouvoir par des élites corrompues, la résistance de Hong Kong face au risque de la normalisation chinoise et maintenant la révolte de certains Français contre le changement annoncé dans leur système de retraite, la colère semble être un mot d'ordre mondialement partagé par tous ceux qui n'en peuvent plus de se sentir méprisés par les pouvoirs en place. Nous avons souhaité revenir sur les significations de cette émotion si particulière à l'espèce humaine et sur ses enjeux personnels, sociaux et politiques dans le cadre des nouveaux Entretiens d'Auxerre, cuvée 2019.

QU'EST-CE QU'UNE COLÈRE ?

La colère, qui peut affecter tout autant l'individu qu'un groupe, se traduit le plus souvent par des manifestations au caractère violent, éruptif et désordonné, qui introduisent une rupture – bruyante et parfois brutale – au sein d'un processus en cours, généralement peu ou mal maîtrisé. La colère est une manifestation multiforme et pour en décrire les multiples aspects on peut y ajouter toutes sortes de qualificatifs. On parle ainsi de colère froide, de colère rentrée, de colère explosive ou hypertrophiée, de colère homérique, de sainte colère... On peut aussi dégager plusieurs degrés dans son intensité, allant de la colère étouffée, à la colère d'indignation jusqu'à la fureur qui peut engendrer violence et peur en retour. La colère est une expérience universelle, que tous les êtres humains ont une fois ou l'autre ressentie, même si on peut attribuer à certains une propension plus ou moins

grande à l'éprouver : on parle alors d'une personne plus particulièrement colérique ou coléreuse.

Comme toute émotion, la colère se traduit généralement chez l'homme par des signes physiologiques caractéristiques. Sa venue provoque une intensification du rythme cardiaque et un afflux de sang, notamment dans la partie supérieure du corps, ce qui peut colorer la peau. On devient alors « rouge de colère ». Parallèlement, la respiration s'amplifie et s'accélère, ce qui cause l'augmentation du volume sonore de la parole alors proférée. Enfin, le corps se contracte involontairement : les mains se crispent en poings, les sourcils se froncent, les mâchoires se serrent, les narines se dilatent... Lorsqu'il s'agit d'une colère collective, elle se traduit par des rassemblements physiques dans lesquels les individus amplifient leur ressentiment par des actions collectives énergiques et bruyantes, par des cris ou des slogans hostiles, jusqu'à des dégradations matérielles et des agressions violentes à l'encontre de tout objet ou personne ayant eu le malheur de se trouver sur leur chemin.

UN ÉTAT TRANSITOIRE MAIS PARFOIS RÉCURRENT

Pour assouvir leur colère, la personne ou le groupe sont alors tentés d'user de violence, que ce soit contre soi ou contre les autres, et dépensent une énergie considérable à assouvir leur pulsion émotive. La colère est pourtant, et le plus souvent, un état provisoire. Ses effets s'effacent lorsque l'attention de la personne ou du groupe en colère se centre soit sur les effets disproportionnés de leur action soit se détourne sur un objet

neutre, une parole ou une action pacificatrice et raisonnable qui finit graduellement par les apaiser.

Depuis quelque temps cependant les colères collectives semblent se succéder sans jamais réellement devoir s'éteindre. Serions-nous donc en présence d'un état de colère continu dans nos sociétés contemporaines, devenues intrinsèquement colériques ? Ce nouveau type de colère, au lieu d'être transitoire, continuerait-il à couver sous la braise en attendant la première étincelle pour ressurgir, aussi violente qu'inévitée ? Que peuvent donc bien faire les autorités qui sont en charge de la paix civile et du bien-être de nos concitoyens face à ces colères persistantes, récurrentes et multiformes ?

UN COMPORTEMENT EN FAIT TRÈS COMPLEXE

Pour répondre à ces questions d'actualité, nous avons voulu revenir sur les compréhensions multiples qui peuvent être proposées afin de mieux saisir les enjeux de l'état de colère.

Si, étymologiquement, le mot colère provient du terme grec *xolè* (la bile), celui-ci a d'abord qualifié une maladie, le choléra. Pour décrire ce sentiment, l'ancien français a d'abord privilégié le terme d'ire que l'on retrouve dans le qualificatif d'irascible, avant de l'abandonner presque complètement au profit du terme moderne. Les mots associés à la colère, comme la violence, la haine, la rage et la fureur soulignent tous que l'état de colère encourage généralement la personne ou le groupe qui l'expriment à commettre une action décisive, souvent mal contrôlée et qui peut avoir des conséquences



D.R.

parfois disproportionnées, sans rapport d'équivalence avec le motif qui l'a provoquée.

Les Anciens y voyaient une passion, un élan tout autant qu'une folie passagère de l'homme qui s'oppose à l'expression de la raison. Les Pères de l'Église en faisaient l'un des 7 péchés capitaux de l'homme, même si les textes bibliques rapportent tous des épisodes de colères justes, comme celles émanant du Dieu éternel décrites à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament, ou les quelques accès de colère du Christ contre les profiteurs et les hypocrites dans les Évangiles.

La psychanalyse a insisté quant à elle sur l'aspect structurant d'une saine colère. Les colères de l'enfant sont interprétées comme participant d'un processus de construction de soi et d'autonomisation nécessaire. Lorsqu'elle signifie le refus de se résigner, elle est la marque d'un sursaut de vie et d'énergie vitale. C'est ainsi que la colère peut devenir pour l'enfant, l'adolescent ou même l'adulte, un vecteur puissant à la fois de création et d'émancipation. La colère est une émotion humaine qui est un véritable moteur de l'action, au risque

d'accélération incontrôlées, de dérapages, qui peuvent mener jusqu'à foncer dans le mur.

On le voit, la colère est tout sauf un sentiment simple. Elle peut prendre toutes sortes de formes, affecter plusieurs types d'objets et ses effets sont toujours très divers. Dans le cadre de cette nouvelle édition des Entretiens d'Auxerre nous ne pouvions être exhaustifs et avons dû faire des choix afin de traiter plus à fond quelques cas précis ou emblématiques de la colère individuelle ou collective. Le thème est apparu doublement d'actualité. Les historiens ont en effet bien montré que le terme de colère était d'usage plutôt récent dans le vocabulaire des luttes politiques. Son omniprésence aujourd'hui ne pouvait donc qu'interroger.

QUELQUES DÉCLINAISONS

Nous avons voulu décliner notre réflexion à partir de quelques axes, constituant autant de moments de réflexion associant experts et praticiens, spécialistes de philosophie, d'histoire, de psychologie ou de politique. Nous avons ainsi exploré les attendus théologiques des représentations de la colère divine, les interprétations mythologiques et philosophiques de la colère dans la pensée antique, l'apport souvent nécessaire d'un point de vue psychologique des colères enfantines à la construction personnelle de l'individu et enfin les modalités anciennes ou plus récentes des accès de colères politiques et de leurs pendants populaires.

Les grands mythes avaient permis de penser la colère, ce sentiment réservé à l'homme qui veut atteindre ou retrouver son statut de

héros, d'individu libre à part entière lorsqu'il se sent déchu. De nos jours l'individu est lui aussi un véritable héros du quotidien dont la colère peut être légitime et justifiée lorsque le respect dû à ses droits inaliénables est particulièrement bafoué. Par ailleurs, la colère est bien aussi un effort de vie, de construction du soi. Le moi se définit tout d'abord en s'opposant. La colère permet ainsi à l'enfant ou l'adolescent de tester sa place dans la société environnante afin de pouvoir mieux en accepter les limites et in fine de faire le deuil de sa toute-puissance. La colère des adultes serait ainsi un effort particulier contre la résignation, l'assignation, la sujétion. Elle permettrait de sortir enfin de sa condition subordonnée, comme l'est la condition enfantine, qui n'est certes pas le vert pays de l'enfance reconstruite par des adultes nostalgiques de cette innocence (impuissance ?) passée.

DEUX FORMES DE COLÈRE

On peut donc bien distinguer deux formes de colère. Une colère « négative », qui répond spontanément à une agression jugée insupportable de la part d'un autre. Celui-ci est alors rendu seul responsable de ce qui nous arrive : cette colère s'accompagne de sentiments forts comme la jalousie et se traduit en un ressenti de victimisation. Lorsqu'elle transforme son adversaire en bouc émissaire, on arrive inéluctablement à la déshumanisation progressive de ce dernier, à sa chosification. Ce type de colère peut mener à la vengeance et au crime, tant individuel que collectif. Une colère « constructive » ne vise pas, quant à elle, à l'annihilation de l'autre. Elle

cherche au contraire, à l'associer, au besoin de manière énergique, à la conduite de changements jugés particulièrement nécessaires pour continuer à vivre et créer. Elle motive la militance de certains, qu'elle soit de type politique, sociale ou humanitaire.

Cette colère des héros, des individus et des groupes révoltés contre leur sujétion, des enfants et des adultes en quête d'émancipation, nous mettrait en définitive à égalité avec Dieu ou les dieux qui nous guident – et souvent nous tourmentent – et contre lesquels les hommes ne cessent de se révolter, comme on peut le voir dans toutes les traditions religieuses. La colère est certes le signe d'une certaine démesure, de l'*ubris* des Anciens, elle est le vecteur de catastrophes comme de grandes réalisations humaines.

Ainsi la colère ne serait-elle pas le rappel salutaire et vital contre toute résignation, une révolte nécessaire face à la soumission qui empêche l'homme dans son désir légitime d'épanouissement personnel, qui passe par le contrôle d'une vie qu'il souhaiterait pouvoir conduire de manière autonome ? En ce sens elle serait donc un état nécessaire, inconfortable certes, éruptif et fort heureusement en général instable, dangereux mais constructif. Car la colère interroge, bouscule, indispose mais elle fait aussi bouger les lignes lorsqu'elle finit par s'apaiser. Individuelle ou collective, cette émotion ne se résume pas, comme nous l'avons vu, à ses seuls côtés obscurs. Elle est aussi promesse de lumière, de calme retrouvé, d'échanges redevenus respectueux lorsqu'elle permet finalement de transformer le présent de chacun à l'aune du confort et de la liberté de tous... ☺